

Le peintre à hauteur d'homme

Serge Pallascio

Numéro 129, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pallascio, S. (2017). Le peintre à hauteur d'homme. *Cap-aux-Diamants*, (129), 43-44.

LE PEINTRE À HAUTEUR D'HOMME



Antoine Dumas, *Portrait d'académicien* (1980).

Antoine Dumas aime rappeler que, lorsqu'il était jeune, il accompagnait son père, courriériste parlementaire du quotidien *l'Action catholique*, et allait porter ses textes à l'atelier d'impression. Qui plus est, la famille habitait rue Garneau dans le Vieux-Québec, dans une maison qui abritait l'imprimerie Laflamme, dont le propriétaire était le grand-père maternel d'Antoine. « À l'époque de ma petite enfance, je me suis souvent endormi au son des presses qui roulaient à plein régime », avoue-t-il. C'est dans cet environnement communicationnel que s'affirme le talent artistique d'Antoine Dumas dont on peut dire sans flatterie qu'il est un des trésors du patrimoine culturel de la ville de Québec. Conversation

amicale avec celui que le journaliste Laurent Laplante a surnommé « le peintre citoyen ».

Serge Pallascio : Vous avez déjà affirmé que vous n'étiez qu'une sorte de journaliste. Que vouliez-vous dire?

Antoine Dumas : Je me considère comme un artiste réaliste, et parfois même terre à terre, plutôt qu'un artiste idéaliste. À une certaine époque, on disait de moi que j'étais le second Jean Paul Lemieux. Et je répondais qu'il fallait faire attention, que Lemieux était un véritable poète qui vibrait aux beautés de la nature. Moi, j'ai besoin d'un contact avec le réel. Je crois que ce sont les faits

qui donnent les émotions et non les atmosphères. Celles-ci arrivent après et viennent remplir la réalité qui m'est donnée. La réalité d'abord, l'émotion ensuite!

S.P. : On retrouve chez vous une mise en image qui tient du documentaire? Vos œuvres sont, la plupart du temps, extrêmement localisées dans le temps et dans l'espace et les référents sociopolitiques sont très présents. Dans *La table des négociations* (1979), par exemple, on reconnaît sans peine les chefs syndicaux de l'époque tandis que *La chasse à l'électeur* (1980) est une allusion directe au Mouvement souveraineté-association. Sans compter vos œuvres qui donnent

à voir des groupes sociaux comme la famille ou le couple dans des décors bien typés.

A.D. : J'aime situer mon regard « à hauteur d'homme ». Je suis fasciné par l'observation des humains et des rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres. Dans chaque tableau, il faut un point de départ. Dans *La table des négociations*, j'ai voulu mettre en scène le patronat et les syndicats qui s'affrontent mais, en même temps, partagent un luxueux festin tandis que le peuple assiste impuissant, par la fenêtre, à cette mise en scène.

S.P. : Diriez-vous que vous êtes un caricaturiste « haut de gamme » en ce sens que vous êtes largement tributaire, dans votre inspiration, de l'actualité et de l'état du monde?

A.D. : Je ne suis pas contraint à une production quotidienne. Je cherche à prolonger le fait et à le montrer dans son intemporalité, comme l'est l'affrontement entre le patronat et les syndicats. C'est un problème social permanent.

S.P. : D'où votre parti pris pour une représentation visuelle qui privilégie le figuratif?

A.D. : Le figuratif est une façon de peindre qui permet de faire un constat tandis que le non-figuratif serait plutôt une incitation. Dans celui-ci, les couleurs et les formes que vous voyez vous font penser à quelque chose qui peut être différent de ce que comprend une autre personne. On vit une émotion plus ou moins fugitive qui crée une incitation à se demander ce que propose le peintre.

S.P. : Quel serait le thème le plus récurrent de votre œuvre?

A.D. : Ma première préoccupation est nationale. J'aime le Québec. Mais en même temps, je trouve qu'il y a des contradictions. Comment peut-on concilier la préoccupation de l'environnement avec la construction d'un gigantesque pipeline? Mon deuxième plaisir, c'est la ville de Québec qui est un lieu exceptionnel. Je l'aime comme on aime une femme.

S.P. : Pourquoi peignez-vous? Croyez-vous que l'Art peut changer le monde?

A.D. : Je peins pour rendre les gens heureux et conscients. L'Art délivre le monde de la violence et l'apaise.

À 84 ans, Antoine Dumas a toujours « l'œil américain ». Il regarde la vie avec lucidité, sans nostalgie, et se définit lui-même comme « l'artiste d'une époque », celle des années 1960-1970. Le caractère éphémère de l'univers virtuel le laisse plutôt sceptique. Reste en lui le sentiment de plénitude qui lui fait reprendre à son compte le bel aveu du poète chilien Pablo Neruda, « J'avoue que j'ai vécu ».

ANTOINE DUMAS EN CINQ TEMPS

Premier émoi artistique. « L'arrivée du paquebot *Empress of Britain* dans le port de Québec en 1939. J'avais sept ans et mes premiers dessins ont été inspirés par lui. »

L'œuvre visuelle qui a le plus bouleversé l'évolution de l'art en Occident. « *Guernica* que Pablo Picasso a réalisé en 1937. »

Artiste visuel de référence. « Henri Matisse. Dans ses tableaux, les formes sont toujours simplifiées alors que la couleur envahit et transforme les intérieurs. »

L'œuvre visuelle que j'aurais aimé réaliser. « Aucune à vrai dire parce que l'œuvre d'un créateur ne peut appartenir qu'à lui seul. Il ne reste plus qu'à l'admirer. »

Autoportrait. « Si je n'étais pas un artiste visuel... j'aurais aimé être un historiographe. Quelqu'un qui s'intéresse à un lieu ou à une certaine période de l'Histoire et non à l'Histoire universelle. C'est pourquoi la ville de Québec occupe une place capitale dans mes toiles. »

Serge Pallascio



Antoine Dumas, *La table de négociation* (1976).